

PLACES-BIENS!



La Famille Chrétienne

VOL. 5—No 4.



SEPT 1901



- D. 1 XIV apr. Pent. et I sept. LE CŒUR TRÈS PUR DE MARIE.
Kyr. de la Ste Vge. II Vêp., m. suiv. dim.
- L. 2 S. Etienne, roi de Hongrie, confesseur.
- M. 3 } De la férie.
M. 4 }
- J. 5 S. Laurent Justinien, év. et confesseur.
- V. 6 De la férie.
- S. 7 De l'Immaculée Conception.
- D. 8 XV ap. Pent. NATIVITÉ DE LA STE. VIERGE, 2 cl. avec oct.
Kyr. 2 cl., II Vêp. m. du suiv. du dim. et d'un martyr.
- L. 9 S. Pierre Claver, conf.
- M. 10 S. Nicolas de Tolentino, conf.
- M. 11 | 4e jour de l'octave.
J. 12 | 5e " "
V. 13 | 6e " "
- S. 14 Exaltation de la Ste Croix, *dbl. maj.*
- D. 15 XVI ap. Pent. et 3 sept. S. Nom de Marie, *dbl. maj. II V.*
m. suiv. dim. SS. Euphémie, etc., MM.

La NOUVELLE FRANCE.

Nous avons le plaisir d'annoncer aux lecteurs de la FAMILLE CHRÉTIENNE cette nouvelle revue qui doit être publiée à Québec vers le mois de Janvier prochain par des écrivains de talent.

Le programme qu'elle se propose répond certainement à un besoin pour notre pays. Puisse-t-elle trouver auprès du public instruit, l'encouragement qu'elle mérite !

Nous ne saurons mieux faire connaître l'esprit et le but de la NOUVELLE FRANCE qu'en publiant in extenso le PROGRAMME PROSPECTUS que nous venons de recevoir.

LA NOUVELLE FRANCE
Organe des intérêts religieux et nationaux
DU CANADA FRANÇAIS.



THÉOLOGIE - PHILOSOPHIE - JURISPRUDENCE - QUESTIONS
SOCIALES - SCIENCES - ARTS - HISTOIRE - LITTÉRATURE.

Revue mensuelle devant paraître à Québec à partir
du 1er janvier 1902.

BUREAU DE DIRECTION.

L'abbé Lionel-Saint George Lindsay,

L'abbé Louis-Adolphe Pâquet,

L'abbé Paul-Eugène Roy,

Monsieur Ernest Gagnon,

Monsieur Adjutor Rivard,

Monsieur Joseph-Félix Dumontier.

La Nouvelle France, comptera 48 pages par livraison, et formera à la fin de l'année un volume de près de 600 pages in-8°. Elle sera imprimée avec des caractères spéciaux sur papier de très bonne qualité.

LA NOUVELLE-FRANCE

Programme-Prospectus

Fonder une revue, en notre pays, est une entreprise difficile et hasardeuse. Il sied à ceux qui tentent l'aventure d'être modestes, et de ne pas mêler trop d'illusions à leurs espérances. En présentant aujourd'hui au public *La Nouvelle-France*, nous croyons répondre à un besoin réel, et notre dessein est de travailler utilement au service de l'Eglise et de la patrie.

Avant de nous mettre à l'œuvre nous nous sommes posé trois questions bien simples : 1o Notre entreprise est-elle utile ? 2o Est-elle possible ? 3o Pour la rendre utile et possible, sur quelles bases faut-il l'asseoir, et dans quelle voie convient-il de l'engager ? Nos réponses à ces trois questions renferment tout notre programme. Nous allons les soumettre humblement à l'appréciation du public.

A la première question l'expérience donne une réponse qui nous semble convaincante. La revue a pris, de nos jours, dans le domaine intellectuel, une place dont l'importance n'est contestée par personne. Elle est devenue la grande semence d'idées, le véhicule puissant et rapide des faits et des doctrines, l'organe quasi nécessaire de toutes les écoles. Sur les tables de nos bibliothèques publiques, dans le bureau de tout homme qui se pique de culture, vous voyez l'intrépide voyageuse étaler ses titres divers et offrir ses produits alléchants. Nous connaissons bien des gens, haut cotés dans le monde des sciences et des lettres, qui empruntent principalement à ce vulgarisateur commode et complaisant les enseignements dont ils ont besoin pour alimenter leur esprit et tenir leur savoir au niveau convenable.

Nous n'avons pas à chercher ici les raisons de cette influence ; il nous suffit de la constater. C'est une réponse péremptoire à la première question posée.

Une revue sérieuse, facilement accessible à tous ceux qui s'intéressent aux travaux de l'esprit, peut contribuer beaucoup à l'avancement intellectuel de notre jeune pays.

Le marché littéraire du Canada n'est pas surchargé de produits indigènes. Nous vivons surtout d'importations. C'est un malheur et un danger. En bien des points, nous nous habituons à recevoir de l'étranger des opinions toutes faites. Trop souvent nous pensons après les autres et par les autres. La méthode est simple, mais peu profitable. Avec de telles accoutumances les esprits restent sans vigueur, les opinions sans indépendance, et le sens critique sans acuité. De là naissent une déplorable facilité à se fourvoyer à la suite de guides peu sûrs, et une complaisance dangereuse pour des idées qu'on accepte sans les discuter.

Dans quelle mesure notre revue pourra-t-elle réagir contre ce mal ? L'avenir le dira. Nous avons pensé qu'il valait la peine de s'y essayer.

Plusieurs auraient peut être préféré un journal quotidien, publié en dehors de tout parti politique et exclusivement consacré à la défense des intérêts catholiques. La revue ne s'adresse qu'à une élite ; le journal atteint les masses. La revue dresse une table magnifique, y invite des convives triés sur le volet, et sert des mets choisis ; le journal jette à la foule le pain quotidien dont elle se nourrit. Il vaut mieux, pense-t-on, surveiller et assainir l'alimentation commune par où s'entretient la santé publique, que de préparer des repas exquis pour les plus fortunés seulement. C'est aussi notre avis. La revue que nous fondons, bien loin d'exclure le journal désiré, lui ouvre plutôt la voie.

Nul ne peut être un bon guide de l'opinion publique s'il n'a une intelligence fortement nourrie, une doctrine sûre, un jugement sain, un esprit souple et une plume bien trempée. Il y faut donc un long et sérieux apprentissage. Notre revue est ouverte à tous ceux qui auraient l'ambition de se dresser à ces nobles et utiles combats du journalisme catholique.

Mais notre revue est-elle possible ? Question vitale et

délicate. Il faut pour y répondre affirmativement beaucoup de courage, et un peu d'illusion peut-être. Le nécrologe des revues canadiennes est assez riche pour nous inspirer quelques alarmes.

Les revues étrangères nous inondent, et apportent à notre classe instruite le pain quotidien de l'intelligence. Pourquoi notre nouvelle revue, cultivée en terre canadienne, et portant en ses feuilles la sève de l'esprit national, ne pourrait-elle pas grandir et prospérer? Est-ce qu'il y aurait dans cette sève un germe de mort? ou bien le sol intellectuel de notre patrie serait-il impropre à cette sorte de culture?

Quoi qu'il en soit, et sans nous attarder ici à des récriminations inutiles, nous tentons l'entreprise avec confiance. L'expérience du passé nous permettra peut-être d'éviter certains écueils où sont venus sombrer nos devanciers. Nous voulons, en tous cas, prendre toutes les précautions que suggère la prudence, afin que la responsabilité du naufrage, si naufrage il doit y avoir, ne retombe pas trop lourdement sur nos épaules. Voici le tracé général de la route que nous nous proposons de suivre.

Disons d'abord que sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec a donné à notre projet sa très haute approbation, et nous a promis le concours de sa collaboration distinguée. Il nous est particulièrement agréable d'offrir ici à Sa Grandeur l'hommage respectueux de notre reconnaissance pour des encouragements dont nous estimons tous le prix, et que nous nous efforcerons toujours de mériter. A la suite de notre digne archevêque, tout les archevêques et évêques canadiens-français se sont montrés absolument favorables à notre entreprise, et ont poussé la bienveillance jusqu'à nous promettre leur concours effectif. Sans prétendre devenir l'organe attitré de l'épiscopat, notre revue peut se féliciter d'avoir été entourée dès son berceau, de si hautes et si précieuses sympathies. Elle n'aurait pu souhaiter un meilleur brevet de longévité.

Placée sous un tel patronage, *La Nouvelle-France* n'ira

pas chercher ailleurs son mot d'ordre non plus que sa boussole d'orientation. Elle ne sera le porte-voix d'aucune personnalité, l'écho d'aucun groupe, l'organe d'aucune école. Le bureau de direction est formé de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet. Les membres qui s'y trouvent accidentellement réunis dans un effort commun ne constituent pas un groupe fermé, isolé et exclusif. Ils n'ont pas l'intention de se servir de la revue comme d'un tremplin pour évoluer dans le sens d'opinions favorites ou de vues personnelles. Leur base d'opération sera plus large et plus solide. Ils n'ignorent pas que pour marcher dans une voie sûre il n'est nullement nécessaire de marcher dans une voie étroite. La seule ambition, qui forme entre eux un lien commun, est de servir fidèlement la cause de l'Eglise sous la direction des évêques, et la cause de la science avec le concours de tous ceux qui peuvent les y aider.

Les titres et sous-titres de la revue indiquent suffisamment son caractère à la fois religieux et national, et l'ampleur de son programme. Elle sera l'organe des canadiens-français catholiques, et embrassera le domaine intellectuel dans toute son étendue, sans exclusivisme arbitraire, sans chauvinisme mesquin, sans attaches particulières. Pour atteindre ce but, nous avons sollicité le concours de tous ceux qui, dans les divers départements de la science religieuse et profane, jouissent de quelque autorité, et peuvent écrire avec intérêt et profit pour le public. Des adhésions nombreuses, des promesses très rassurantes, des encouragements d'autant plus précieux qu'ils veulent être pratiques, nous ont déjà prouvé que nous avons frappé aux bonnes portes.

C'est notre dessein de fournir à tous les travailleurs de bonne volonté l'occasion d'explorer le vaste champ des sciences et des lettres, et nous serions heureux si notre revue réussissait à mettre en activité toutes les forces intellectuelles dont notre race peut disposer.

A la liberté de recherche et de travail de nos collaborateurs nous n'imposons d'autres limites que le respect absolu

de la foi et de l'Eglise catholiques, le respect de la vérité, le respect de la langue française. Toutes ces choses sont sacrées, et nous aimons à croire que personne n'y portera atteinte dans notre revue.

Quelques autres restrictions nous sont imposées par le caractère même de notre entreprise. Ne voulant pas pêcher en eau trouble, nous croyons qu'il vaut mieux ne pas nous aventurer sur la mer orageuse de la politique.

Les travaux de pure imagination ne sauraient non plus trouver place dans une revue comme la nôtre. Le champ des réalités est assez vaste et assez fécond, pour que nous ne soyons pas tentés d'envahir celui des rêves. Le roman nous vaudrait peut-être quelques lectrices de plus, mais il est prudent de ne pas lâcher la proie pour l'ombre.

Platon fermait aux poètes les portes de sa république; nous nous contenterons de fermer notre revue à la rime. Ce n'est certes pas mépris pour la poésie, que nous aimons, et encore moins pour les poètes, que nous admirons. Mais l'espace est restreint et les sujets d'étude sont nombreux : nous devons aller à l'essentiel et au plus pressé. Les poètes qui nous feront de la prose seront les bienvenus.

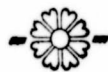
Tel a été notre dessein en fondant *La Nouvelle-France*; telles sont nos espérances, en la présentant au public; tel sera le programme que nous suivrons dans sa rédaction. Nous apporterons à cette œuvre toute notre bonne volonté et un désintéressement absolu. Pour exécuter notre dessein, réaliser notre espoir et remplir notre programme, nous comptons sur le concours bienveillant et éclairé de nos compatriotes.

Si notre appel réussit à grouper tous les efforts et à mettre en faisceau toutes les lumières de notre jeune pays, on pourra constater une fois de plus, que l'esprit de la Vieille France a passé dans la Nouvelle, et que, aujourd'hui comme autrefois, sur les bords du Saint-Laurent comme aux rives de la Seine, Dieu aime à se servir des Francs pour accomplir ses *Gestes : Gesta Dei per Francos*.

Le bureau de direction.



M. PERROQUET.



M. de Vintimil possédait près de Charenton, à quelques lieues de Paris, une belle maison de campagne, où il recevait beaucoup de monde. C'était son plus grand plaisir, et il mettait tant de soin dans le choix des personnes qu'il invitait, tant de bonne grâce dans l'accueil qu'il leur faisait, qu'on citait partout la société qui s'assemblait chez lui, comme une des plus charmantes réunions qui existassent, et sa maison comme une école d'esprit et de politesse. M. de Vintimil était un riche banquier, la plupart du temps occupé d'affaires de la plus haute importance, et qui n'avait d'autre délassément que les heures d'entretien intime qu'il passait au milieu de ses amis. M. de Vintimil était veuf et n'avait qu'un fils qui s'appelait Ludovic. Il avait confié son éducation à un vieux professeur nommé M. Honoré, très-savant et très-capable d'enseigner tout ce qu'il savait; mais le pauvre professeur, une fois sorti de ses livres et de sa science, n'entendant pas grand chose aux usages du monde, et n'était guère propre à former le caractère ou à polir les manières d'un enfant. Du moment que Ludovic avait fait ses versions grecques et latines sans contre-sens, et qu'il avait récité sans faute les beaux passages qu'il lui faisait apprendre, le père Honoré, comme l'appelaient les domestiques, était satisfait. Et, toutes les fois que M. de Vintimil lui demandait où en étaient les progrès de son fils, il se répandait en éloges flatteurs sur son compte. En effet, Ludovic était un garçon fort studieux et plein d'intelligence, et son père avait, sous ce rapport, raison d'en être heureux et fier. Mais cette bonne qualité de Ludovic était plutôt un malheur qu'autre chose, car elle servait à cacher des défauts qui en faisaient pour tous les autres un enfant insupportable. Ainsi, il était insolent, querelleur, et par-dessus tout curieux à l'excès. Les domestiques n'osaient se plaindre, et les amis

de M. de Vintimil, qui le voyaient prévenu en faveur de son fils par les rapports du père Honoré, craignaient de lui faire du chagrin en le désabusant. Ils espéraient que l'âge corrigerait Ludovic, et se taisaient en attendant. Mais leur indulgence, mal appréciée par le petit bonhomme, ne servit qu'à laisser développer plus activement en lui ses méchantes inclinations.

Ainsi dans le parc, Ludovic se glissait le long des charmillles, ou se rencognait dans un massif; et de là il écoutait tout ce qui se disait, et puis il n'avait rien de plus pressé que d'aller le répéter, et il arrivait qu'une plaisanterie innocente ou une réflexion un peu brusque faites dans un moment de gaieté ou d'humeur, devenaient des sujets de discussions aigres, et quelquefois de brouilleries sérieuses. Dans d'autres circonstances, il se cachait derrière les portes, et là, l'oreille au guet, ou l'œil appliqué sur le trou de la serrure, il épiait tout le monde aux heures où chacun se croit en sûreté dans son intérieur. Il avait remarqué qu'un certain baron de Lallois, auquel M. de Vintimil devait l'origine de sa fortune, et qui passait ordinairement tous les étés chez son père, s'enfermait quelquefois tout seul dans sa chambre, et il y demeurait assez longtemps. M. de Lallois était un ancien émigré qui avait perdu toute sa fortune, et que M. de Vintimil accueillait, avec d'autant plus de distinction qu'il savait qu'il était pauvre. Les domestiques avaient même reçu l'ordre formel de lui obéir avec plus d'empressement et de respect qu'à toute autre personne; car, le malheur est une meilleure recommandation envers les cœurs sensibles que la plus haute fortune, et que la délicatesse qu'on met à offrir un bienfait est souvent plus précieuse pour celui qu'on oblige que le bienfait lui-même. Par exemple, ce que le baron de Lallois aimait dans la généreuse hospitalité qu'il recevait de M. de Vintimil, c'est que tout le monde ignorait qu'il en eût besoin. Cet excellent homme poussait même l'attention jusqu'à sauver au vieux baron les moments d'embarras où souvent on le mettait sans intention.

Ainsi lorsque quelqu'un proposait à M. de Lallois une partie de tric-trac ou une partie de wisth, qui se trouvait trop chère pour ses moyens, M. de Vintimil lui épargnait le désagrément d'un refus en s'écriant à propos :

— Non ! non ! je garde le baron pour moi, il s'est engagé à faire ma partie d'échecs ce soir.

Et comme la partie d'échecs était intéressée d'un petit écu seulement, et que le baron y était incontestablement plus fort que M. de Vintimil, le baron y gagnait deux choses ; d'abord le petit écu, ce qui n'en valait pas la peine, et puis le plaisir de dire, en se frottant les mains :

— Ce brave Vintimil, il s'est bien défendu ; mais il n'est pas de force, je l'obligerai bien à en convenir.

Puis il racontait à chacun le coup admirable qui avait décidé la partie : et ce plaisir était bien grand pour le baron.

Mais revenons à ce que je vous disais que M. de Lallois s'enfermait souvent dans sa chambre. Ludovic seul ne l'avait pas remarqué ; mais personne ne s'en était inquiété. Il n'en fut pas ainsi de notre curieux, et il fit si bien qu'il parvint à découvrir le secret des retraites du baron, un jour qu'il avait annoncé au salon qu'il ne descendrait que pour dîner. A peine Ludovic avait-il entendu cette parole, que le voilà qui grimpe les escaliers quatre à quatre, et qui entre comme un petit voleur dans la chambre de M. de Lallois. Il y cherche en grande hâte une cachette, et n'en trouvant pas de convenable, il se jette tout essoufflé sous le lit, en attendant monter lentement le vieil ami de son père.

Le baron arrive, et, à la grande joie de Ludovic, il ferme sa porte avec soin, tire le verrou, et, comme il connaissait mieux que personne la curiosité du petit drôle, il masque le trou de la serrure avec une feuille de papier. Tant de précautions, tout en assurant le petit curieux qu'il allait enfin voir ce qu'il désirait si vivement, l'alarmaient cependant, car il commence à craindre qu'il ne se passe quelque chose d'extraordinaire. Bientôt il voit M. de Lallois ouvrir son secrétaire et en tirer une petite boîte qu'il ouvre à son tour avec une

petite clé qu'il portait suspendue à la chaîne d'acier de sa vieille grosse montre d'argent. A ce moment la crainte et la curiosité de Ludovic étaient excités au plus haut point, car il supposait en même temps que ce que contenait cette boîte devait être bien précieux, et d'un autre côté il avait remarqué qu'elle avait résonné quand le baron l'avait posée sur la table, comme si elle contenait des instruments de fer.

Enfin la boîte s'ouvre, et Ludovic en voit tirer à son grand étonnement une paire de ciseaux, un étui et deux ou trois pelotons de fil ou de soie. Le baron en choisit un, et sa figure marque le plus vif désappointement, lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne lui reste pas une demi-aiguillée de soie noire. Il se gratte le front, il tourne et retourne tout ce qui se trouve sur sa table et n'en devient pas plus riche. Enfin, après bien des hésitations, il se décide à prendre une aiguille de fil blanc, et d'un air profondément triste, il déboutonne son vieil habit et l'ôte tout-à-fait; puis il s'assied devant sa table, et, après avoir longtemps considéré son habit et son fil en secouant pensivement la tête, il se met à l'ouvrage, et raccommode le mieux qu'il peut un accroc assez mal placé, et qu'il s'était fait en s'asseyant sur une chaise de jardin dont un clou dépassait. La reprise finie il remet son habit, et voit avec satisfaction que les plis du pan de l'habit couvrent parfaitement la couture, et que personne ne s'apercevra de l'accident, et ne devinera qu'il n'a pas le moyen de changer de vêtement.

L'heure du dîner sonne. M. de de Lallois quitte sa chambre, et Ludovic avec lui, riant en lui-même du vieil habit du baron, et se promettant bien d'en faire rire les autres. Mais le dîner commença avant qu'il ait trouvé personne à qui faire sa confidence. Bientôt la conversation s'engage, et l'on parle de diverses choses. Tout à coup, au milieu d'une discussion sur la conduite d'une personne qui se croyait bien adroite, et dont personne cependant n'était la dupe, voilà le baron qui prend la parole, et qui, se servant d'une tournure de phrase assez usitée en pareille circonstance, dit à son voisin :

— Bah ! tout ça, mon cher, sont des finesses cousues de fil blanc.

— Tiens ! tiens ! c'est comme votre vieil habit, s'écrie Ludovic aussitôt.

A ces mots le baron rougit, et tout le monde s'étonne. M. de Vintimil, qui causait avec une autre personne, et qui n'avait pas entendu la réflexion de Ludovic, ne peut le faire taire que lorsque le bavard en a déjà assez raconté pour que l'on comprenne ce dont il s'agit. Tous les regards se tournent sur le malheureux vieillard qui, les yeux fixés sur son assiette, semblait dévorer son humiliation. Cependant, il essaie de se remettre ; mais se voyant ainsi l'objet de l'attention générale, il se trouble davantage ; il veut détourner le coup par une plaisanterie, et balbutie. Enfin, le cœur gonflé, il se lève de table, et malgré lui, en s'éloignant, il essuie avec sa serviette une larme prête à s'échapper de ses yeux.

M. de Vintimil gronda sévèrement Ludovic de son indiscretion, et lui ordonna de courir après M. de Lallois et de lui demander pardon. Mais il n'était plus temps et le concierge dit à M. de Vintimil qui le cherchait aussi de son côté, qu'il venait de sortir ayant sa canne et son chapeau, et qu'il lui avait donné deux louis pour les remettre aux domestiques. C'était peut-être le fruit de longues privations que le pauvre baron venait de sacrifier, pour une plaisanterie de M. Ludovic. C'était bien plus, car il ne reparut plus au château, quelque instance qu'on fit près de lui.

Cette aventure aurait dû corriger notre curieux, car il avait blessé d'un coup, grâce à ses vilains défauts, les deux choses les plus respectables de la terre, la vieillesse et la pauvreté. Faire rougir un vieillard ! humilier un pauvre ! Si par inattention ce malheur m'arrivait, je leur en demanderais pardon à deux genoux devant tout le monde ; mais, hélas ! le vice était trop enraciné dans l'âme de Ludovic pour qu'il se corrigéât si facilement, et d'ailleurs M. de Vintimil, en déplorant ce qui était arrivé, crut que ce n'était qu'une étourderie et finit par pardonner. Mais il eut bientôt à se repentir pour

lui-même de ne pas avoir corrigé sévèrement le curieux. Quelque temps après ce que nous venons de rapporter, on parlait beaucoup dans le salon de M. de Vintimil, d'une très grosse affaire où il pourrait gagner énormément; mais pour l'entreprendre il devait s'associer avec un banquier qui fournissait beaucoup d'argent. Ce banquier s'appelait M. Didenol et était beaucoup plus riche en écus qu'en esprit. Un jour que M. de Vintimil avait discuté avec lui et d'autres intéressés, comment il fallait prendre cette fameuse affaire, M. Didenol se retira sans que personne eût pu lui faire comprendre une opération fort simple et dont chacun reconnaissait l'utilité. Dès qu'il fut parti, chacun se récria sur le désagrément qu'il y avait à faire des affaires avec des gens bornés comme ce M. Didenol : chacun disait son mot. M. de Vintimil lui-même ne put s'empêcher de les approuver; car il leur dit en les rassurant un peu :

— Il est vrai que ce pauvre Didenol n'a pas inventé la poudre; mais il doit revenir demain, et j'espère le convaincre, car sans lui nous ne pouvons rien.

Ludovic, qu'on avait oublié dans un coin et qui avait entendu toute cette discussion, n'y avait rien compris, et il avait encore moins compris la phrase de son père, car il ne savait pas qu'on dit vulgairement d'un homme sans esprit ni jugement qu'il n'a pas inventé la poudre.

Le lendemain venu, M. Didenol arrive et attend au salon que M. de Vintimil descende. Ludovic était à son poste; car, dès qu'il entendait sonner le timbre de la grille qui annonçait l'arrivée d'un étranger, il ne manquait jamais d'accourir pour connaître le nouvel arrivant; il ne voit pas plutôt M. Didenol qu'il se félicite de la rencontre et qu'il s'écrie :

— Ah ! tiens ! c'est bon, M. Didenol va me dire ça...

— Que voulez-vous que je vous dise, mon petit ami, reprit le banquier, en l'embrassant et le mettant sur ses genoux.

— Je voudrais que vous me disiez quelque chose qui me parait bien drôle, répondit Ludovic, en le regardant d'un air malin.

— Qu'est-ce que c'est ? dit M. Didenol.

— Savez-vous, demanda Ludovic, savez-vous qui est-ce qui a inventé la poudre.

M. Didenol, très-surpris à cette question, répondit en souriant :

— C'est un moine espagnol, je crois... Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Ah ! c'est que papa disait hier que ce n'était pas vous, répond Ludovic en se dandinant comme s'il eût fait un chef-d'œuvre.

— Ah ! votre papa a dit ça, reprit M. Didenol en se levant d'un air piqué.

— Oui ! papa a dit ça.

— C'est bien ! c'est bien, murmura le banquier dans ses dents, et tout aussitôt il sortit du château sans attendre M. de Vintimil, qui eut beau s'informer de la cause du départ de son associé. Il s'apprêtait à lui écrire lorsqu'il reçut le petit billet suivant :

“ Monsieur,

“ Je n'ai pas inventé la poudre, c'est vrai ; mais je ne suis pas encore assez sot pour m'associer avec des gens qui me traitent comme une perruque,

“ Je suis votre serviteur. ”

M. de Vintimil ne comprenait rien à cette lettre, lorsqu'à force de questions il finit par apprendre que M. Didenol était resté seul avec Ludovic dans le salon ; il se rappela alors ses propres paroles de la veille, et il fut assuré que c'était à son fils qu'il devait la perte d'une magnifique affaire.

Cette fois, la correction fut plus sérieuse que la première ; mais il était réservé aux défauts de Ludovic d'amener encore de plus grands malheurs. Et ce fut un bien triste événement qui le corrigea.

Nous avons quitté Ludovic au moment où, par sa sotte indiscretion, il venait de faire perdre à son père une très-belle affaire. Les défauts ont cela d'affreux chez les enfants, de même que chez les hommes, c'est que du moment qu'on ne les

détruit pas ils ne font que croître, comme les mauvaises herbes dans les jardins. Ainsi Ludovic, qui d'abord était curieux et bavard, devint espion et rapporteur ; ensuite il arriva que, comme tout le monde se cachait de lui, il devint méchant, et qu'il inventa des histoires lorsqu'il ne pouvait rien découvrir. Il était devenu le fléau de la belle société de son père : chacun craignait de parler devant lui, sûr que ses paroles seraient redites à tout le monde, sinon envenimées. Il avait failli faire battre en duel deux commis de M. Vintimil, parce que l'un d'eux avait dit à propos de son camarade, qui était gros, court et joufflu, et qui devait se marier avec une demoiselle grande et mince : — Il me semble voir un potiron qui épouse une asperge, Ludovic avait entendu cette plaisanterie, et n'avait pas manqué d'aller la raconter tout de suite à l'autre commis ; et sans l'intervention de M. de Vintimil, qui fut averti à propos, l'affaire serait devenue très-grave.

Enfin, c'étaient tous les jours de nouveaux traits, et M. Vintimil, malgré sa tendresse pour son fils, se résolut à s'en séparer et à le mettre dans un collège, comptant bien que les bonnes corrections que ne lui épargneraient pas ses camarades finiraient par le corriger. Il était venu dans cette intention à Paris, espérant laisser Ludovic tout seul à la campagne. Il est inutile de vous dire qu'aussitôt le départ de son père, Ludovic se prit à tout retourner dans la maison. Il était fort occupé à ce soin, lorsque arriva tout à coup un homme à cheval qui demande M. de Vintimil, et qui veut absolument lui remettre une lettre très-pressée. Au bruit que fait cet homme, Ludovic accourt et s'informe de ce qui se passe ; et sur ce qu'il assure que son père rentrera avant deux heures, le courrier consent, après bien des contestations, à laisser la lettre.

Voici donc notre curieux en possession d'une lettre bien importante : il la prend, l'emporte dans le salon et la jette d'abord sur la table ; il se met à lire près d'une croisée, Cependant de temps en temps il regarde la lettre du coin de l'œil ; puis il jette son livre et tourne autour de la table, prend la lettre, l'examine, la repose, la reprend encore ; puis il l'en-

tr'ouvre un peu et s'aperçoit qu'on peut en lire quelque chose et enfin il se décide à ouvrir la lettre qui n'était cachetée que très-légalement. Oui, il ouvrit la lettre, et vous saurez qu'une telle action est un crime. Aux yeux d'un homme d'honneur, une misérable feuille de papier fermée par un petit morceau de cire est un asile plus impénétrable qu'une forteresse, et un secret confié au papier y est plus en sûreté que dans un coffre de fer fermé de vingt cadenas. Mais la curiosité fait oublier tous les bons sentiments : donc Ludovic ouvrit la lettre, et voici ce qu'il lut :

Monsieur,

Hâtez-vous de faire emmener le jeune Richard, votre filleul ; le médecin de notre établissement a déclaré qu'il était atteint d'une maladie mortelle, mais que, par des soins persévérants, on arriverait à prolonger son existence. Ces soins pourront lui être plus facilement prodigués chez vous que dans notre maison, et j'ai cru devoir vous avertir sur-le-champ.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M.....

Chef de l'institution des Sourds-Muets

Ce Richard était le fils d'un fermier de M. de Vintimil, et ce pauvre garçon, né sourd-muet, était élevé aux frais de son parrain, qui en prenait le plus grand soin. Il faut dire à l'honneur de Ludovic, qu'il fut très affecté de la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Cependant il referme la lettre, et, vers le soir, il voit arriver dans l'avenue la voiture de son père ; mais il s'aperçoit qu'elle vient seulement au pas, et que M. de Vintimil marche à pied bien loin en arrière, en causant avec son médecin M. Lambert. Ludovic, toujours curieux s'élança dans l'avenue, et arrivé près de la voiture, il demanda au cocher ce qu'il y a de neuf. Celui-ci lui répond que c'est le petit Richard, qui est très-malade, et que M. de Vintimil, qui avait trouvé une lettre dans sa maison de Paris, ramène avec lui. Ludovic continue sa course, et arrive près de son père au moment où M. Lambert lui disait :

— Nonseulement on peut le faire vivre longtemps, mais encore on peut le sauver, pourvu qu'il n'éprouve aucune émotion violente, et surtout qu'il ignore son danger.

— Ah! tant mieux! s'écrie Ludovic étourdiment. Ce M. M... qui écrivait à papa qu'il en mourrait, ça me faisait peur.

Il n'eut pas plus tôt dit ces mots, qu'il s'aperçut, au regard terrible de son père, qu'il s'était dénoncé lui-même sans s'en douter.

— D'où savez-vous que M. M... m'a écrit? lui dit M. Vintimil d'une voix sévère.

— Papa, c'est qu'il est venu un courrier....., répond Ludovic en balbutiant; oui..... le courrier est venu avec sa lettre..... et puis, c'est le courrier qui vous a dit:..... Voyez-vous, papa, il y a.....

— Il y a, reprend M. de Vintimil, que vous êtes un petit malheureux, que vous avez lu une lettre qui était adressée à votre père! Rentrez, monsieur; envoyez-moi cette lettre, et que je ne vous revoie que quand je vous ferai appeler.

Ludovic, plus mortifié d'avoir été ainsi traité que malheureux de sa faute, retourne au château, prend la lettre sur une table, et la chiffonne avec colère en laissant échapper des malédictions contre le pauvre Richard. Enfin il voit la voiture s'arrêter, et avant d'aller s'enfermer dans sa chambre, il va à l'office, y trouve un domestique, et lui dit brutalement :

— Tenez, portez ça à mon père.

Le domestique étonné lui répond :

— Où donc est-il, monsieur votre père, que vous n'y allez pas vous-même ?

— Est-ce que je sais ? répondit Ludovic d'un air insolent. Il est avec son petit Richard. Tenez, vous dis-je, portez leur cette lettre, ça les regarde tous les deux.

Le domestique fort surpris prend la lettre qui, mal cachetée, s'était ouverte pendant que Ludovic la chiffonnait. Il va dans la chambre où l'on avait transporté Richard, ; et n'y trouva point M. de Vintimil qui recevait de M. Lambert les

instructions sur les soins à prendre du malade. Le domestique n'avait pas trop compris ce que lui avait dit Ludovic, mais il avait entendu que la lettre concernait Richard ; il s'approche donc du malade et la lui présente. Celui-ci la prend ; et un éclair de joie brille dans ses yeux, quand il reconnaît l'écriture de M. M... Mais il lit l'adresse, et du geste il demande au domestique si c'est véritablement pour lui ; le domestique poussé par les derniers mots de Ludovic lui répond affirmativement, et Richard, en voyant la lettre décachetée, s'imagine que c'est M. de Vintimil qui la lui envoie, et il se met à la lire. A peine arrive-t-il à la dernière ligne qu'il pousse un cri terrible et qu'il tombe presque évanoui. M. de Vintimil accourt ainsi que M. Lambert. Ils interrogent le domestique qui, tout étourdi, raconte ce que lui a dit Ludovic, ce qu'il a fait et ce qui est arrivé.

Dans son désespoir M. de Vintimil s'écrie :

— Ah ! le malheureux l'a assassiné ! Misérable Ludovic !..
Ah ! je n'avais pas mérité le malheur d'avoir un pareil enfant.

Le pauvre domestique épouvanté veut prendre sur lui une partie de la faute ; mais M. de Vintimil, tout en déplorant sa maladresse reconnaît que c'est à la faute de Ludovic qu'est dû cet accident. Il s'emporte contre son fils, il veut chasser le petit misérable de sa maison et ne plus le revoir. Enfin M. Lambert le console un peu, et à force de soins on fait revenir à lui le petit Richard. Mais le pauvre sourd-muet, jusque-là si confiant, si intelligent sur tout ce qu'on lui demandait, demeure immobile, les yeux baissés sur son lit. Le médecin lui montre la lettre, en lui faisant signe qu'elle ne signifie rien, et il la déchire, et la jette à terre pour lui faire entendre qu'il n'y faut pas faire attention. Mais Richard sourit tristement à toutes ces démonstrations, et de grosses larmes tombent de ses yeux. C'est en vain qu'on s'empresse autour de lui, il demeure immobile à toutes ces marques d'intérêt. Cependant M. de Vintimil fait appeler le père Honoré. Ce digne et savant professeur n'était étranger à aucune connaissance, et il savait suffisamment la langue des muets pour

se faire comprendre. D'après l'ordre de M. de Vintimil, il explique au pauvre Richard que le médecin de l'institution s'est trompé, et que sa guérison est certaine s'il veut suivre les conseils de M. Lambert. Mais le malade frappé de ce qu'il a lu, croyant qu'on veut le tromper, répond seulement au père Honoré :

— J'aime mieux mourir tout de suite.

Et le père Honoré traduit ces paroles à M. de Vintimil qui pleurait dans un coin. Cependant la journée se passe sans que le malade veuille rien prendre. M. de Vintimil fait venir Ludovic, et alors il lui fait voir toute l'horreur de sa faute ; il l'accable des reproches les plus cruels. Ludovic tombe à genoux devant son père ; mais celui-ci demeure inflexible et ne lui pardonne pas.

— Vous l'avez tué, Monsieur, lui répète-t-il sans cesse d'une voix terrible. Vous avez été plus lâche et plus cruel qu'un assassin, car l'assassin expose sa vie en commettant son forfait, et il ne fait pas souffrir sa victime. Mais vous, c'est d'un mot que vous avez fait ce crime, et le supplice du pauvre Richard durera bien longtemps ; le malheureux éprouvera le tourment de la mort à toutes les heures, à toutes les minutes. Sortez, vous n'êtes plus mon fils !

Ludovic se retira le cœur brisé. Il s'en alla dans la maison, mais tout le monde se reculait de lui à son aspect, et à chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un il entendait murmurer ce mot terrible :

— C'est lui qui l'a tué !

Mais ce supplice n'était rien ; car M. de Vintimil le fit appeler le lendemain matin, et le plaçant en face du lit du pauvre Richard, il lui dit en lui montrant son visage pâle et souffrant :

— Voilà votre ouvrage, Monsieur !

Ludovic eut beau pleurer et demander pardon, son père n'écouta rien. Tous les jours il le prenait et l'entraînait dans cette triste chambre, et lui montrant Richard qui dépérissait, il lui répétait ce mot cruel :

— Voilà ce que vous avez fait ! regardez, voilà votre ouvrage !

A son tour, Ludovic devint bien malheureux, car il ne pouvait plus se cacher que Richard allait mourir bientôt. M. Lambert avait quelquefois obtenu du malade de prendre les remèdes qu'il lui indiquait ; mais Richard le faisait avec répugnance et d'une manière si peu réglée qu'ils ne faisaient que peu d'effet. D'ailleurs il manquait de confiance, et de courage, et c'est un grand remède que la confiance et la bonne volonté de se guérir. Chaque jour la maladie empirait, et M. de Vintimil avait annoncé à son fils qu'il le rendrait témoin de la mort de son camarade.

— Oui, lui avait-il dit, je vous attacherai au pied de son lit de mort pour que vous entendiez ses derniers soupirs, pour que vous voyiez sa vie s'en aller, et je vous ferai toucher son cadavre afin que ce spectacle vous déchire le cœur et se grave dans votre souvenir jusqu'à la fin de vos jours.

Ludovic était désespéré, plusieurs fois il avait voulu se rapprocher du lit de Richard, mais on l'en avait chassé avec horreur. Cependant on remarqua bientôt qu'il paraissait moins désolé et qu'il s'enfermait des heures entières tout seul ou avec le père Honoré.

Un matin, on vint annoncer à M. de Vintimil que Richard avait passé une très-mauvaise nuit et qu'il se refusait à prendre le remède qu'avait ordonné M. Lambert. M. de Vintimil court chez Richard, il y trouve le père Honoré qui suppliait vainement le malade dont le signe répondait sans cesse :

— Puisqu'il faut que je meure, j'aime mieux mourir tout de suite.

— Ah ! grand Dieu ! s'écria M. de Vintimil, c'est une suffocation. Le pauvre malheureux est mort dans une heure s'il refuse !

A ces mots, il entend des sanglots déchirants à côté de lui, et voit Ludovic à genoux au pied du lit.

— Voilà votre ouvrage ! lui dit son père, vous l'avez tué !!!

— Ah Dieu ! reprend Ludovic avec un accent singulier, je le sauverai où je mourrai avec lui.

Et tout aussitôt il s'élança auprès du lit de Richard qui lui sourit doucement. Mais quelle est la surprise de M. de Vintimil en voyant le malade devenir très attentif à un signe de Ludovic. M. de Vintimil veut l'arrêter, mais le père Honoré lui dit tout bas de le laisser faire ; et il lui expliqua alors ce que Ludovic disait à Richard dans le langage expressif des muets.

— Grâce, Richard ! c'est moi qui te tue, c'est moi qui t'ai envoyé la lettre qui disait que tu devais mourir, tandis que je savais que c'était une erreur. Depuis ce temps, mon père m'a maudit, et tu vois que je suis bien malade ; aussi, si tu meurs, je mourrai. Mais si tu veux consentir à te guérir, je t'aimerai comme mon frère, non pas à cause que tu me sauveras avec toi, mais parce qu'alors, peut-être, mon père me pardonnera.

Puis Ludovic, tombant à genoux, ajouta avec un geste animé :

— Grâce ! grâce ! guéris-toi.

Richard qui avait compris tout ce que Ludovic lui avait dit, prit pour toute réponse la tasse qui était près de lui et qui renfermait la potion qui devait le calmer et qu'il avait refusée, et la but d'un seul trait.

Alors le père Honoré expliqua à M. de Vintimil comment Ludovic avait passé les nuits et les jours à apprendre le langage des muets pour demander ainsi pardon à Richard. Depuis ce moment les soins du médecin secondés par la bonne volonté du malade eurent leur plein effet. Ludovic s'établit au chevet de Richard, et lui servait d'interprète et de garde-malade, et au bout d'un mois le sourd-muet était hors de tout danger.

M. de Vintimil, bien qu'il fût content en lui-même de la nouvelle conduite de son fils, ne lui avait pas encore adressé la parole. Enfin, le matin où M. Lambert annonça que Richard était sauvé, M. de Vintimil, incapable de parler, tant

son émotion était grande, tendit les bras à son fils qui s'y précipita avec transport.

Je ne saurais vous dire quel fut le plus heureux de Ludovic ou de son frère, quoique je sache que c'est un affreux supplice pour un père que d'être privé des caresses de son enfant ; mais ce que je peux vous assurer, c'est que Ludovic ne fut plus ni curieux ni bavard.

.....

Vaisselle et casseroles. — Eût-on comme Lucullus, le goût de manger des langues d'oiseaux rares on ne parvient à mettre dans son estomac qu'une certaine quantité de milliers de francs, — mais quand on a beaucoup d'argent, on peut, en l'honneur de son ventre, dépenser de grosses sommes en casseroles. — M. Vanderbilt dépense 2 500 000 francs, pour "arranger" sa cuisine, sanctuaire de son palais. — M. Ashbury, millionnaire de Californie, dépense 7 millions et demi pour "perfectionner" son service de table. — Les vieux rois les plus cossus sont moins prodigues, ainsi le czar, dont toute la batterie de cuisine, depuis l'impératrice Catherine, est en or massif, l'estime seulement 250 000 francs, somme rondelette. — Le personnel est digne des ustensiles, le chef gagne 250 000 francs, et ses 10 aides touchent de 20 000 à 30 000 francs, — et il y a 267 personnes attachées à la bouche du czar. — L'Espagne, à travers les révolutions, a conservé au palais de ses rois 4 millions de francs de vaisselles, dans lesquelles le roi Joseph a mangé. — Mais le souverain qui a la satisfaction de la plus riche vaisselle, c'est le shah de Perse ; chez lui, à l'or massif s'ajoutent des incrustations de diamants. — les moules à faire les gâteaux sont en or ciselé. Total : 25 millions. — Tout cela use le ventre un peu plus vite, et plus la cuisine est complète, plus la vie est courte. — L'eau et les légumes dans la vaisselle de bois ont fait vivre des anachorètes plus de cent ans.

— Emporte-t-on au ciel sa vaisselle d'or ?

— Non, on la laisse, elle est ordinairement destinée à accommoder du Purgatoire aux héritiers.

Missionnaires et Boxers.

De Pêlerin.

M. Pichon, qui n'est pas clérical, et qui fut plutôt envoyé en Chine au titre anticlérical, répond comme il suit à la question : les missionnaires sont-ils une cause de la guerre ?

Causes de la guerre.

— Est-ce parce que trop de conversions étaient recherchées et obtenues que tant de prêtres et de chrétiens ont été massacrés, tant de propriétés pillées et détruites, tant de supplices affreux infligés aux amis des Européens ?

— Non ! a répondu très nettement M. Pichon (qui n'a cependant jamais passé que nous sachions, pour un clérical). Non. Ce n'était pas une question de croyance qui exaspérait les vieux Chinois : c'était bien autre chose.

La Chine ouverte : voilà le grand grief. Les Russes à Port-Arthur, les Anglais à Wei-Hai-Wei, les Allemands ici, les Français là ; les chemins de fer commençant à sillonner tout l'empire, les ports ouverts au commerce, les grands fleuves sillonnés non plus seulement par d'antiques jonques et grâce à la main-d'œuvre indigène, mais aussi par des steamers que conduisaient les diables étrangers.

Les excès des Boxeurs.

— Le mal qu'ils ont fait, a dit M. Pichon, est incalculable. Ils ont tué, brûlé, renversé, détruit — et cela, non pas, le plus souvent, pour voler, pour piller, mais pour *supprimer*, tout simplement. En voulez-vous un exemple ? Ils sont allés déterrer — eux qui ont le respect de la mort plus que tout autre peuple, — ils sont allés déterrer les ossements des missionnaires et des chrétiens morts depuis *Louis XIV* et inhumés partout dans l'empire. Ils ont coupé tous les arbres des cimetières et en ont fait des bûchers immenses, sur lesquels ils ont brûlé ces squelettes vénérables. A la place où la piété des vivants avait même désappris le chemin des regrets, il n'y a plus rien, rien, plus une tombe, plus une pierre, plus un arbre : des cendres !

Et ce qu'ils ont massacré ! Ce qu'ils ont torturé !.....

On ne saura jamais le compte exact de leurs victimes...

Le 10 Sept. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XX.

(suite.)

Clément se sentit alors mal à l'aise de toutes les façons..... Ses habits, mouillés de sueur, se refroidissait sur lui, sans que ces étrangers y fissent autrement attention. Si la bonne Got l'avait vu dans cet état, quelles précautions n'aurait-elle pas prises ! M. de Savy, d'un ton indifférent, lui demanda même s'il ne voulait pas se rafraîchir, ce qui était dans l'occasion, le plus sûr moyen de risquer une fluxion de poitrine.

Quant à Achille, qui aurait bouchonné une demi-heure Biscuit ou Jupiter pour le moindre poil mouillé, il n'adressa pas un mot, ne fit pas un salut à Clément ; tranquillement, il achevait d'atteler ; de toutes les façons on devait descendre à Villeneuve, pour les provisions, pour les cigarettes, pour les journaux du soir, et même pour la malle du précepteur.

Toutefois, le jeune Robert, sa raquette à la main, conduisit Clément dans sa chambre, située au-dessus du pavillon du concierge ; elle n'était ni belle ni laide. Clément, d'ailleurs, n'aspirait qu'à s'y trouver seul, et aussitôt que son futur élève, empressé de reprendre la partie commencée, eut refermé la porte sur lui, le jeune homme se laissa tomber sur son lit, et, libre enfin, échappant à tous les regards, s'abandonna à ses impressions décourageantes.

Ce qui les provoquait en lui, c'était la comparaison incessante qui le harcelait. A cet instant Clément vit, devant ses yeux, la vie, comme une longue route à faire tout seul, une route où il marcherait sans un ami pour lui demander la main aux passages difficiles, sans une épaule pour appuyer sa pauvre tête endolorie, sans un cœur où il verserait aux jours noirs le trop plein du sien... c'était ça la vie ?..... la vie à laquelle on tenait tant, et que lui quitterait si volontiers et le sourire aux lèvres !..... Réellement,

à cette heure, il eut le désir de la mort, non pas de celle qu'on se donne par lâcheté, mais de celle que le bon Dieu, dans sa miséricorde, envoie comme une délivrance.

Cette faiblesse ne dura qu'un moment ; peu à peu la réaction se fit, il se leva, ouvrit sa fenêtre et regarda le paysage. C'était bien la campagne parisienne, celle qui n'offre aucune des vraies beautés des champs. Les unes à côté des autres, les villas se pressaient au bord de la Seine : dans sa disposition d'esprit, le jeune précepteur se les représenta comme habitées par des "de Savy" quelconques, cherchant à accumuler dans une vie personnelle, égoïste, la plus grande somme de jouissances qu'ils pouvaient y faire tenir.

Par-ci, pas-là, des guinguettes, des boutiques de marchands de vin, badigeonnées de couleurs violentes, qui craquaient au soleil ; des barques passaient sur la Seine pleines de couples dont la joie exubérante avait pour Clément quelque chose d'attristant : ce n'était pas avec ces airs évaporés, ces toilettes criardes, ce débrillé, qu'on se promenait là-bas, le soir, dans le paysage doucement mélancolique qu'arrosait l'Oise.

Puis sa malle arriva, avec une lettre de Noyon, ce qui lui donna un instant, comme à l'infirmerie du collège, l'illusion de la patrie absente. M. Valmont lui répondait, se mettant à sa disposition pour tout ; il s'étonnait que Clément lui demandât si peu d'argent ; les 600 francs qu'il devait toucher pour son préceptorat de Villeneuve ne lui viendraient qu'en octobre, comment faisait-il pour arriver avec ses économies du collège ? A Noyon, on était inquiet, et Got lui envoyait 200 francs d'office. Le fait est que Clément accomplissait des prodiges pour réduire ses dépenses et coûter le moins cher possible à son protecteur. Mais cette lettre lui fit du bien, elle lui rappela qu'il n'était pas seul, comme il voulait se l'imaginer à certaines heures de désespoir, il lui sembla que Dieu avait voulu lui envoyer cette douceur et cette consolation dès le premier pas dans la voix douloureuse. Il s'habilla presque coquettement et descendit au dîner avec un petit air pâli, qui ajoutait tellement à sa distinction native, que le gros Achille lui-même en fut frappé.

Il y eut, ce soir-là, quelques invités qui contribuèrent à rompre la glace, et, dès le lendemain, la situation était devenue, dans son genre, aussi bonne que possible.

D'ailleurs, Clément se rendait parfaitement compte de ce qu'on lui demandait. Il était là comme une espèce d'étiquette, annonçant aux visiteurs, aux parents et amis, que les enfants travaillaient. Quand à la réalité de la chose, on s'en souciait fort peu. Clément s'en aperçut dès les premières semaines. M. de Savy, et sa femme encore davantage, avaient de brusques accès de zèle qui, s'élevant subitement, sans cause apparente, mettaient le précepteur plus que les élèves sur les dents; puis disparaissait le lendemain sans laisser de traces.

Tout d'un coup, Mme de Savy arrivait au milieu d'une répétition, s'asseyait sans rien dire, écoutant les explications toujours clairs que Clément s'efforçait de donner à ses élèves. Le gros Achille suit péniblement, d'un air inquiet, car il pressent ce qui se prépare : sa mère va intervenir, lui demander de répéter la règle qu'on vient d'énoncer. Quelquefois, avec un aplomb imperturbable, il répondait n'importe quoi, et, pourvu qu'il n'hésitât pas, Mme de Savy secouait la tête, affectant d'avoir compris.

Mais il n'était pas toujours aussi heureux, et, dans certains cas, la comédie tournait au plus mal. Alors, éclataient des reproches violents, qui ne faisaient que toucher l'élève pour rebondir sur le précepteur : " C'était triste de gaspiller ainsi l'argent pour un malheureux enfant qui piétinait sur place !..... " Clément comprenait à demi mot; mais que répondre à des phrases pleines de la perfidie mondaine, et qui ne retenaient plus rien de l'accusation quand on voulait essayer de les presser? D'ailleurs, l'expérience de la vie le rendait déjà humble; pourtant, par-ci par-là, quand il cessait de s'observer, des mouvements de révolte passaient bien en lui, surtout à table. Il en occupait le bout extrême, entre Fraulein et Robert, qui mangeait goulûment, comme un enfant mal élevé.

A cet égard, les soirs de réception lui semblaient particulièrement cruels; il y touchait du doigt qu'il était un domestique d'un genre spécial, mais en somme regardé comme tel par tout le

monde, par le maître de la maison et par l'aide-jardinier. Autour de M. et de Mme de Savy se groupaient les invités : officiers, notaires, rentiers, industriels, leurs femmes, leurs jeunes filles, la plupart d'une coquetterie qui rappelait la proximité de Paris et la vie fastueuse, où l'on ne compte plus, quand il s'agit d'occuper un rang qui coûte de plus en plus cher à tenir ; la conversation passait, repassait devant le précepteur sans qu'il eut le droit, s'il en eut éprouvé le désir, d'y jeter sa note, et d'y exposer une pensée. De temps en temps, Mme de Savy lui posait une question banale, par vanité, pour rappeler aux invités qu'il était là. Au fond, Achille était celui qui le dédaignait le moins ; et, au salon, où le précepteur devait figurer, le gros garçon se penchait quelquefois vers lui, pendant qu'une jeune fille quelconque jouait le morceau à la mode : " Ça vous amuse, la musique, dites, Monsieur Valmont ? "

Clément répondait par un sourire évasif, n'étant pas assez riche pour avoir le droit d'exprimer une opinion, sur laquelle Achille se fût bruyamment appuyé, un jour ou l'autre, dans le but de réclamer des divertissements plus en rapports avec ses goûts.

" N'est-ce pas, que vous aimeriez mieux faire un tour au bord de l'eau.....? "

— J'aime bien sortir avec vous.....

— Alors, si vous voulez, nous irons demain en barque jusqu'à Juvisy ?

— Et le baccalauréat ?

— Le baccalauréat..... m'est bien égal ! "

Puis, Clément s'apercevait que Mme de Savy s'impatientait de ces colloques particuliers, de ces messes basses, comme elle les appelait. Et il se taisait, écoutant, par corvée, des pages et des pages de cette musique "fin de siècle" où le cliquetis des notes, le mécanisme truqué des phrases tient lieu d'idée et de sentiment. D'ailleurs, le sentiment était réputé, ici, comme étant la marque d'un esprit naïf, de mauvais goût ; et tout un monde nouveau, avec lequel il n'avait pris contact, se révélait au jeune homme.

Pelotonné dans son fauteuil, il observait avec un dégoût curieux ce petit coin de société parisienne ; il en entrevoyait la suffisance, la banalité, la nullité surtout, pour les luttes de l'avenir.

M. et Mme de Savy étaient extrêmement riches. Était-ce là une raison pour justifier cet aplatissement total qui mettait tout le monde à leurs pieds ; pour motiver ces petits cris d'admiration devant des fadaïses boursouffées, des appréciations étranges, dont, certainement, pas un invité ne pensait un mot de bien ? Le monde et la politesse ont des conventions, mais si ces conventions doivent aboutir à une sorte de mensonge officiel tous les jours de réception jusqu'à 11 heures du soir, et, comme conséquence nécessaire, lorsqu'on est rentré chez soi, à un dénigrement universel, où chacun se délasse de la contrainte permanente qu'il a subie ; franchement, le monde était bien resté ce que le Christ l'avait connu : un mélange navrant d'hypocrisie et de mensonge.

Et puis, quelles étaient ces jeunes filles qui affectaient de ne laisser paraître aucun de ces enthousiasmes si naturels à leur âge, qui mettaient leur coquetterie à jouer un morceau sans qu'un muscle ne tressaillit sur leur visage volontairement impassible ?

A quoi bon toute cette comédie ? Si les sentiments étaient beaux, pourquoi ne pas les laisser paraître ? S'ils étaient mauvais, pourquoi les chanter ? Mais voilà, M. Widor, paraît-il, a mis ce jeu-là à la mode ; dès lors, il n'y avait plus rien à dire.

Tout dans ce monde l'étonnait, était pour sa nature neuve une perpétuelle révélation. La langue française semblait ne plus suffire pour exprimer les idées. Les jeunes filles elles-mêmes avaient adopté, en grande partie, cette langue verte qui épuise, à propos de rien, toute la vigueur d'un mot : un objet quelconque n'était pas étonnant, il était *crevant* ; on ne riait pas, on se *gondolait en spirale*, etc., etc. ; des mots étranges, des tournures anglaises abondaient partout ; on devinait que des porte-paroles, de l'envergure d'Achille, avaient passé par là, et que c'étaient eux qui faisaient loi.

Tout ce monde, qui n'avait de la véritable noblesse que la particule, voulait absolument constituer une caste à part, qui ne fut ni l'ancienne noblesse, ni la bourgeoisie réellement consciente des nouveaux devoirs à elle imposés par l'évolution sociale ; et, au lieu de chercher sa ligne de démarcation en haut, il l'avait choisie en bas ; au lieu d'être les premiers partout où il y avait un grand exemple à donner, un malheureux à secourir, une fondation à créer,

une charge onéreuse à remplir ; ils ne mettaient le pied à l'église qu'aux jours de grande fête où, d'ailleurs, ils arrivaient bruyamment en retard, ignoraient seulement s'il existait une question sociale, et avaient donné au concierge une consigne de fer vis-à-vis des miséreux, lesquels instruits par l'expérience, ne s'aventuraient que rarement dans les parages du château.

Par contre, Robert savait dix-huit locutions pour dire de quelqu'un qu'il était mort, et treize pour exprimer qu'il était chauve. Achille connaissait la généalogie des chevaux qui couraient à Paris, à Chantilly et à Auteuil. M. de Savy, lui, savait tout, grâce au *Temps*, qu'il lisait religieusement d'un bout à l'autre, depuis le grand article politique jusqu'à la dernière ligne de la dernière réclame ; quant à Madame, elle connaissait bien d'autres choses encore, et spécialement l'art d'envoyer " *bouillir* " les fournisseurs, toujours un peu inquiets sur le sort de leurs créances.

Et la comparaison s'établissait, inattendue, frappante, dans l'esprit du jeune Clément. Il ne s'était pas encore nettement posé la question, mais, jusqu'à présent, il avait été porté à croire que toutes les familles devaient plus ou moins, ressembler à celle qu'il avaient laissée à Noyon. Dans sa pensée, l'ensemble de ces familles bourgeoises, instruites par les dures expériences de ce siècle et désireuses de réparer le mal commis, devaient précisément constituer le noyau de la société dirigeante, celle qui marchait devant le peuple, lui enseignant, de nouveau, le respect des grands principes religieux et sociaux, sans lesquels une nation va toujours à la dérive.

Et maintenant, il comprenait qu'il y avait deux bourgeoisies, comme il y avait deux noblesses et deux peuples : l'une avait conservé les traditions de travail, d'honnêteté charitable et de courtoisie, qui l'avaient fait sortir du peuple il y a douze siècles, et prendre par l'intelligence une place presque égale à celle qu'avait conquise la noblesse par l'épée.

L'autre bourgeoisie était la parodie odieuse de la première, de l'ancienne, de la vraie. Elle avait poussé, au soir de la Révolution, comme certains orages poussent parfois des végétations étranges, aux senteurs vénéneuses et troublantes. Pourvu seulement, pensait-il, qu'elle disparaisse avant d'avoir empoisonné la nation !.....

Le malheur, c'est que la jeunesse se laissait prendre à ce positivisme desséchant de la pièce de cent sous. Il voyait défiler devant lui, dans les salons des de Savy, toute une collection de nullités prétentieuses, dont la grande préoccupation était de ne pas avoir l'air de croire *que c'était arrivé*, de petits jeunes gens de vingt-cinq ans, qui s'étaient dégagés depuis longtemps déjà de toutes les croyances, de tous les enthousiasmes, de tous les *préjugés*, et qui affirmaient devant le précepteur — mais sans daigner s'adresser à lui, — qu'ils étaient le reflet de la haute société nouvelle, et que leurs camarades, et les amis de leurs camarades étaient épris des mêmes libertés, captivés par les mêmes niaiseries et amoureux des mêmes jouissances.

Ce qui effrayait Clément, et lui faisait toucher du doigt la petitesse désespérante de tous ces cervelets, c'était la sérénité imperturbable de leur athéisme pratique, qu'ils n'essayaient même pas d'échafauder sur un raisonnement quelconque. Cela changeait Clément, qui étudiait encore Pascal l'année précédente. Eux, les grands camarades d'Achille, n'éprouvaient pas le besoin de chercher à s'absoudre devant leur conscience.....

Leur conscience..... mais au fond, pour eux, qu'était-ce que la conscience?..... Qu'était-ce que la vérité?..... Qu'était-ce que Dieu?..... Non seulement ils ne le savaient plus; mais, ce qui était infiniment plus grave, ils n'éprouvaient ni le besoin, ni le désir de le savoir; ce n'était pas même le doute, c'était l'indifférence dans la plus bête acception du mot, l'indifférence pour ces questions capitales, de la solution desquelles dépend toute l'orientation de la vie et qui passionnèrent toujours les peuples — excepté les dernières années qui précédèrent leur disparition.

Il venait chez les Savy des hommes politiques, qui achevèrent l'initiation de Clément, et lui firent toucher du doigt que le monde qu'il côtoyait était littéralement à genoux devant le veau d'or, que Dieu, que toutes les saintes choses qui en découlaient, avaient été oubliées, et cela lui serra le cœur.

Un soir, en particulier, à propos d'un duel de comédie, imaginé pour amuser la galerie et ramener des abonnés à un journal en détresse, on tira tous les voiles avec une sorte d'inconscience impudeur, et la société apparut au jeune homme avec le formida

ble truquage de ses engrenages ; elle était devenue quelque chose de savant comme la guerre moderne, quelque chose de triste, où la poésie, le sentiment, l'affection, la famille n'avaient plus grand'chose à voir ; où l'usine n'était pas faite pour l'homme, mais l'homme pour l'usine ; où l'argent était tout, non pas l'argent du capital qu'on risque et qu'on fait fructifier, mais l'argent d'agiotage, qui fait endosser au premier la responsabilité des crimes qu'il a commis : on cita des financiers honorés qui pouvaient, au soir d'un d'un coup de bourse, écrire à leur complice : "*Tout est perdu, sauf la caisse !*" et fleurir ensuite leur boutonnière du ruban dés-honoré de la Légion d'honneur, et coudoyer dans la rue des soldats pauvres, fiévreux, qui avaient versé leur sang sans pouvoir l'obtenir.

Et tout cela étendit sur son âme un voile de mélancolie, et il sortit du salon le cœur serré.

Ce soir-là, la nuit était belle et sereine, les étoiles brillaient mystérieusement dans le bleu sombre du ciel, et Clément éprouva un plaisir à prolonger son chemin, en prenant la grande allée qui descendait à la grille. La nature, au moins, ne changeait pas, c'était toujours la grande amie, à la conversation reposante, et qui semblait vouloir porter dans son cœur troublé par tous ces scepticismes l'impression pénétrante de la divinité.

Oui, Dieu ne mourait pas, Dieu ne changeait pas..... ce qui était la vérité hier pour nos pères, était encore la vérité aujourd'hui pour les enfants, et tous les bons mots des décadents et des fin-de-siècle n'atteindraient pas son impassible existence, pas plus que ne l'avaient atteinte les railleries de Rome et d'Athènes. Le Christ dont il baisait les pieds à Noyon, dans la petite chapelle chère aux Valmont, restait le Christ, le Christ qui avec du sang ou avec de la honte, met, siècle par siècle, au tombeau tout ce qui n'est pas lui, et qui y mettrait ce Paris sceptique et léger, dont la lueur immense s'apercevait là-bas à l'horizon, au nord de Villeneuve, s'il continuait vis-à-vis de la France et du monde son rôle dissolvant et déchristianisateur !

(à suivre)

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A JEANNE D'ARC (AYLMEY-EST.)